

Faire de l'histoire :
mon cheminement intellectuel dans les non-dits du passé polonais

Conférence donnée par Jan Gross à l'EHESS le 19 mai 2016,

traduite de l'anglais par Julie Kerninon

J'appartiens au groupe des *baby-boomers*, la génération d'après-guerre née entre 1945 et 1947. En Europe de l'Est, cela signifie aussi que nous sommes la première cohorte du XX^e siècle à ne pas avoir fait l'expérience directe de la pleine puissance du totalitarisme. L'occupation de la région par les Nazis a pris fin avant notre naissance, et compte tenu du fait que les régimes communistes se sont adoucis dans les deux ou trois années suivant la mort de Staline en mars 1953, les brutalités staliniennes ne nous ont pas non plus affectés, parce que nous étions trop petits.

Dans mon cercle d'amis, la sensation de sécurité due à l'heureuse coïncidence d'être nés après la guerre, ainsi que la conviction que les idéaux et la pratique du socialisme pourraient prendre progressivement la forme harmonieuse d'un « socialisme à visage humain » nous a donné l'impulsion, alors que nous étions encore au lycée, de fonder... un club de discussion.

Je sais que cela peut sembler risible, mais la défense active de la liberté de parole sous les régimes autoritaires qui en nient le droit consiste, avant tout, en actes de parole. De fait, nous sommes rapidement devenus suffisamment dérangeants aux yeux du régime – qui se consacrait alors à étouffer les demandes de libéralisation formulées simultanément par différents milieux de l'intelligentsia polonaise – pour que nous soyons convoqués à un interrogatoire par la police secrète et contraints de mettre un terme à notre club de discussion.

Pour mes amis et moi, qui avons commencé à discuter de politique et d'histoire au début des années soixante, le grand moment de vérité eut lieu en 1968, durant les « Événements de mars », comme on les désigne à présent.

Dans le contrecoup de la Guerre des Six jours au Moyen-Orient, en juin 1967, au cours de laquelle les États satellites de l'Union Soviétique – l'Égypte et la Syrie – subirent une humiliante défaite, les pays du bloc soviétique rompèrent les relations diplomatiques avec Israël et déployèrent une propagande antisioniste. En Pologne, la police secrète transmit au premier secrétaire du PUWP (Parti Unifié Ouvrier Polonais), Władysław Gomułka, des témoignages exagérés affirmant que des Juifs, y compris au sein même du parti, s'étaient réjouis de la victoire israélienne. Gomułka, connu pour son tempérament explosif, fut pris de fureur, et à la première occasion, au cours d'un congrès national des syndicats, prononça un discours incendiaire dénonçant l'existence d'une « cinquième colonne » sioniste, et invitant à quitter le pays tous ceux qui, selon ses mots, estimaient qu'Israël était davantage leur mère-patrie que la Pologne.

La police secrète avait peut-être pulvérisé les milieux étudiants et intellectuels durant les « Évènements de mars » et les mois suivants (notamment en envoyant des individus en prison et en exil, comme ce fut mon cas), mais ce que le régime reçut pour sa peine était de mauvais augure – une vague de médiocrité se déploya à travers l'université ; des carriéristes cyniques firent pression pour accélérer l'accès aux promotions dans l'administration, et de mauvais journalistes déguisèrent leur antisémitisme en antisionisme et devinrent ainsi les enfants chéris de la propagande du parti. Dans la littérature universitaire relative au « socialisme réel », un tel phénomène est parfois désigné par le terme de « mécanisme de sélection négative ». Tout cela n'augurait rien de bon pour le futur du régime.

Voilà le contexte autobiographique dans lequel est née ma curiosité pour ce qui pousse une société à résister aux institutions répressives et à sauvegarder sa liberté. Dans une certaine mesure, c'était ce que nous avons fait, mes amis et moi, lorsque nous étions étudiants à Varsovie. Et il m'est venu à l'idée que l'histoire de la résistance polonaise contre l'occupation allemande durant la Seconde guerre mondiale représentait un cas très instructif quant à la façon dont une telle chose a pu être réalisée à grande échelle, pour ainsi dire. C'est cela qui m'a amené à choisir comme sujet de thèse, lorsque j'ai émigré aux États-Unis « La société polonaise sous l'occupation allemande : le Gouvernement général, 1939-1944 ».

À l'époque où je terminais mes études, le domaine des sciences sociales et celui de l'histoire se chevauchaient encore largement. Bien que cela ne soit pas une pratique très répandue, je suis passé d'une discipline à l'autre sans soulever trop d'objections. Ainsi, après avoir enseigné dans les départements de sociologie des universités de Yale et d'Emory, et ensuite dans le département de sciences politiques de NYU, j'ai été embauché à Princeton dans le département d'histoire.

Et pourtant, intellectuellement, je n'ai pas bougé d'un pouce – j'ai continué à écrire et à effectuer des recherches de la même façon que je l'avais toujours fait. Ce qui se passait, c'était que les frontières disciplinaires étaient en train de bouger. J'avais l'impression que ma carrière ressemblait à l'expérience des habitants de la Ruthénie transcarpathique du XX^e siècle qui, tout en restant strictement au même endroit, avaient cependant réussi l'exploit de changer quatre ou cinq fois de citoyenneté au cours de leur vie.

Bons mots mis à part, mon apprentissage en sociologie m'a appris un principe fondamental : les phénomènes sociaux, ou si vous préférez, les faits de terrain, ne se produisent pas de façon isolée. Certes, cette idée n'a rien de sorcier, mais lorsqu'elle est instillée assez tôt dans l'imagination d'un étudiant, elle définit la façon dont celui-ci questionne le monde. Il apprend que quelque assertion que ce soit d'un fait social renvoie implicitement à un récit plus complexe, parce que ce fait limite automatiquement la portée des autres phénomènes simultanés ou futurs qui pourraient plausiblement avoir eu lieu. Il me faut également préciser ce que j'ai compris rétrospectivement de l'impact de ma courte expérience avec les sciences physiques à l'université de Varsovie sur la façon dont j'aborde l'étude de l'histoire. Je pense instinctivement au matériau historique en termes de problèmes devant être résolus. C'est ce que les élèves de physique font chaque semaine dans leurs devoirs hebdomadaires.

Une telle disposition d'esprit représente un bienfait tout relatif pour un historien. Après tout, ce vers quoi nous tendons et ce que nous estimons le plus dans notre discipline consiste à rédiger une histoire culminant en une vue d'ensemble d'une période historique – *Après-Guerre* de Tony Judt en est une bonne illustration¹ – ou la synthèse d'un

¹ Tony Judt, *Après-guerre, une histoire de l'Europe depuis 1945*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Armand Colin, 2007.

phénomène historique – tel le diptyque de Saul Friedländer *Les Années de Persécution. L'Allemagne nazie et les Juifs* suivi des *Années d'Extermination*². Je serais incapable de faire quoi que ce soit de comparable.

Je peux dire avec satisfaction que rien de ce que j'ai écrit dans ma thèse – *La société polonaise sous l'occupation allemande*³ – publiée il y a 40 ans, ne me fait rougir aujourd'hui. Ce qui me fait rougir, c'est ce que j'ai omis d'écrire. Il n'y a rien dans le livre – ou, pour être exact, en tout, une page et demie – au sujet des Juifs. Et je n'avais même pas l'impression de passer à côté de quoi que ce soit puisque le standard historique de l'époque – qu'il s'agisse d'écrire au sujet de la Pologne, de la France, de la Hollande ou de n'importe quelle autre société européenne sous l'occupation – consistait à laisser de côté tout ce qui concernait les Juifs. Il s'agissait d'un sujet différent, pour ainsi dire, un champ de spécialisation distinct, et il revenait à une équipe différente de savants d'écrire sur ce sujet. À l'époque, parmi mes professeurs – tous des Européanistes distingués parmi lesquels un éminent historien de la Pologne moderne – aucun n'a posé la moindre question relative à cette omission.

Aujourd'hui, lorsque je repense à l'écriture de ce livre, je réalise que je n'avais pas beaucoup de travail de composition à effectuer pour construire un récit de cette façon. Il existait deux collections majeures d'archives à Londres, l'Institut du Général Sikorski et le Fonds d'études de la Pologne Clandestine, où je me rendais pour effectuer mes recherches. J'ai passé de nombreux mois enfoui sous des documents fournis par l'État polonais clandestin – dans lesquels il ne m'arrivait que rarement, et généralement seulement dans une annexe, de trouver davantage qu'une brève référence aux Juifs. L'État polonais clandestin, *Państwo Podziemne*, était, à toutes fins utiles, une entité définie par l'ethnicité plutôt que par la citoyenneté. Le gouvernement exilé à Londres était légalement et institutionnellement une continuation de l'État polonais. Mais ses actions dans son pays d'origine, sa façon d'allouer les ressources, les nombreuses

2 Saul Friedländer, *L'Allemagne nazie et les Juifs, 1933-1939*, vol I. *Les Années de persécution* ; *L'Allemagne nazie et les Juifs, 1939-1945*, vol II. *Les Années d'Extermination*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzar, Paris, Seuil, 1997 et 2008.

3 Jan T. Gross, *Polish Society Under German Occupation: The Generalgouvernement, 1939-1944*, Princeton, Princeton University Press, 1979.

organisations qu'il engendrait, ainsi que sa rhétorique (car il y avait un grand nombre de publications clandestines) négligeaient un tiers des citoyens de la Pologne d'avant-guerre, les soi-disant minorités ethniques.

Après la publication de ma thèse, je me suis lancé dans un autre projet inspiré par une découverte faite à la Hoover Institution, où j'étais tombé sur des fichiers dans des boîtes en carton jamais ouvertes. J'ai trouvé là des milliers d'entretiens conduits par le Bureau Historique de l'armée polonaise dans l'Est (connue sous le nom de « l'armée Anders », d'après le nom de son commandant général, Władysław Anders). Cette armée était constituée de citoyens polonais libérés des camps soviétiques après l'attaque de l'URSS par l'Allemagne nazie en juin 1941.

Ces témoignages m'ont fourni une matière très riche et, en dépit des lacunes, je suis parvenu à écrire une monographie intitulée *Revolution from Abroad: Soviet Rule in Poland's Western Ukraine and Western Belorussia, 1939-1941*, qui a été publiée en 1988⁴.

En apparence, il s'agissait d'un pas de côté par rapport à mon intérêt premier pour l'occupation allemande de la Pologne, m'emmenant plus loin encore de ce que j'avais omis dans ma première monographie – c'est-à-dire, ce qui était arrivé aux Juifs – un sujet qui commençait à me préoccuper de plus en plus. Toutefois, il s'est avéré que je n'aurais pas pu planifier plus prudemment le déroulement de mes investigations dans l'histoire de la guerre en Pologne. Lorsque mon livre *Voisins* a été publié⁵, la ligne principale de rejet de la part des historiens, des journalistes et des experts patriotiques consistait à soutenir que je présentais l'histoire « hors de son contexte », parce que la ville de Jedwabne se trouvait dans la zone d'occupation soviétique jusqu'en juin 1941, et que les Juifs de la région étaient donc coupables de collaboration avec les Soviétiques.

Si je n'avais pas écrit *Revolution from Abroad*, et également publié, en collaboration avec mon épouse, deux volumes réunissant des documents relatifs à cette période, j'aurais été perdu. Au lieu de cela, contrairement à mes opposants, qui répétaient des

⁴ Jan T. Gross, *Revolution from Abroad: The Soviet Conquest of Poland's Western Ukraine and Western Belorussia*. Princeton, Princeton University Press, 1988 (expanded edition with a new preface by the author, 2002).

⁵ *Les Voisins: 10 juillet 1941, un Massacre de Juifs en Pologne*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Fayard, 2002. Le livre a d'abord été publié en Pologne en 2000, puis aux États-Unis en 2001.

clichés au sujet des Juifs et du communisme – lesquels étaient, pour commencer, historiquement incorrects – je disposais d’une bonne connaissance de la littérature et des sources pertinentes, que j’avais étudiées lorsque je préparais les livres au sujet de l’occupation soviétique de la Pologne.

Tout ce temps, en faisant des recherches et en écrivant sur le pouvoir soviétique entre 1939 et 1941, j’avais lu de nombreux documents au sujet de la situation des Juifs sous l’occupation allemande. Il devenait clair à mes yeux que les relations judéo-polonaises durant la guerre avaient été bien plus tendues, bien pires à tout point de vue, que ce que les érudits polonais voulaient bien admettre. Pour moi, l’élément décisif a été le recueil de documents intitulé *Ten jest z Ojczyzny mojej...* (“Il est de ma mère-patrie”) publié en 1969 par le professeur Władysław Bartoszewski⁶, lui-même un historien d’une parfaite intégrité intellectuelle, et courageusement impliqué durant la guerre dans les activités du Comité d’aide au Juifs, Żegota. Il s’agissait d’un volume de témoignages juifs recueillis auprès des survivants immédiatement après la guerre. Tous ces témoignages sont conservés dans les archives de l’Institut Historique Juif de Varsovie.

Le but de cette publication était de documenter la façon dont les Polonais avaient porté assistance aux Juifs durant la guerre. Et, bien sûr, tous les témoignages publiés dans le livre avaient une fin heureuse – ils provenaient, après tout, de survivants. Mais ce qui était arrivé à ces Juifs avant qu’ils ne tombent enfin sur quelqu’un qui les aide à se cacher jusqu’à la fin de la guerre était effroyable – une longue série de trahisons, provenant souvent de personnes qu’ils avaient connues avant la guerre. Si ceci constituait la meilleure preuve qui pouvait être produite en faveur de la bienveillance, de la bonne volonté et de l’assistance des Polonais, je frissonnais à l’idée de ce que les milliers de témoignages restants dans les archives pourraient révéler. Et lorsque j’ai enfin pu retourner en Pologne après 1989, et que je suis allé à l’Institut pour lire ces archives, mes pressentiments ont été confirmés. C’est là-bas que j’ai trouvé, parmi d’autres, le témoignage de Szmul Wasersztajn à propos de Jedwabne.

⁶ Władysław Bartoszewski, Zofia Lewinówna, *"Ten jest z ojczyzny mojej". Polacy z pomocą Żydom 1939-1944*, Kraków, Wydawnictwo Znak, 1969.

Je n'ai jamais aimé l'explication couramment donnée à ce qui s'est produit entre les Polonais et les Juifs durant la guerre. L'argumentation selon le thème de – « nous avons peur d'aider les Juifs à cause de la férocité de la répression allemande » – manque d'emblée de conviction compte tenu du fort engagement, qu'on pourrait même qualifier de téméraire, des Polonais dans des activités clandestines dirigées contre l'occupation nazie. L'État polonais antinazi clandestin constituait l'entreprise la plus solide de son genre dans toute l'Europe occupée. Dans ce contexte, l'argument « les Polonais n'ont pas fait ceci ou cela parce qu'ils avaient peur » me semblait tout à fait irrecevable.

Mais il y avait encore bien d'autres choses qui ne collaient pas avec cette prétendue explication. Par exemple, comment pouvait-on comprendre un autre phénomène bien connu – l'hostilité universelle à l'égard des Juifs dans la Pologne d'après-guerre ? Si l'argument « les Polonais n'ont pas aidé les Juifs parce qu'ils avaient peur » – était vrai, n'y aurait-il pas dû y avoir, après la guerre, un moment de deuil et d'introspection parmi les Polonais concernant cette calamité monstrueuse que les Juifs avaient subie ? Et les gens que leur propre peur avait soi-disant empêché d'aider d'autres êtres humains exposés à un danger mortel, n'auraient-ils pas dû accueillir chaleureusement les rares d'entre eux qui étaient parvenus, contre toute attente, à revenir chez eux, et les couvrir d'affection, tout en partageant leur douleur d'avoir perdu leurs familles et leur proches ? Dans la réalité, les survivants isolés revenus dans leurs villes et dans leur villages ont été d'habitude accueillis par un décourageant « ainsi donc, tu es toujours vivant » et, s'ils avaient de la chance, il se sont vus conseiller discrètement de partir, sans quoi, leur disait-on, ils risquaient d'être tués. Et beaucoup ont été tués. Tandis qu'avant la guerre, plus de deux millions de Juifs vivaient dans des shtetls en Pologne, après la guerre, les survivants juifs ne pouvaient plus résider, dans une sécurité relative, que dans quelques unes des villes les plus importantes.

Pourquoi des Polonais qui, malgré tant d'obstacles, avaient caché et aidé des Juifs durant la guerre, étaient ensuite effrayés à l'idée de révéler leurs nobles actions, de peur que leurs voisins les ostracisent, sinon pire, pour ce qu'ils avaient fait ? N'auraient-ils pas dû plutôt – si c'était bien la « peur » qui avait empêché les Polonais d'aider les Juifs durant la guerre – être célébrés comme des héros au sein de leurs communautés ? Pourquoi était-ce une pratique courante, alors que l'occupation était déjà finie, que ceux qui avaient

caché les Juifs supplient leurs protégés de ne pas révéler à quiconque l'identité de leurs sauveurs ?

Mais les événements de Jedwabne allaient au-delà de ce que j'imaginai possible. Même si j'avais, en 1999, une très bonne connaissance de la période de la guerre, quand je suis enfin venu à bout de l'histoire des meurtres de Jedwabne, j'ai été médusé en réalisant que la tuerie s'était déroulée d'une façon très proche de celle décrite par Szymon Wajszajnszajn. Et je n'étais pas le seul à être choqué, même parmi les spécialistes du sujet. Avant que ne débute un débat acrimonieux au sujet de *Voisins*, j'ai appris d'un historien polonais spécialisé dans la Seconde guerre mondiale (et qui devait ensuite devenir l'un de mes opposants les plus féroces), mais aussi d'Israël Guttmann, l'historien en chef de Yad Vashem à l'époque, qu'ils étaient tous les deux choqués par le compte-rendu de la tuerie de Jedwabne, parce qu'elle ne correspondait pas à ce que chacun d'eux connaissait de cette époque.

Dans l'histoire de Jedwabne, il y avait, si je puis m'exprimer ainsi, un « trop plein » à plusieurs titres. Pour commencer, pour un épisode de meurtre indigène perpétré par des locaux, le nombre des victimes comme celui des malfaiteurs était stupéfiant. La façon dont les meurtres avaient été commis – plus précisément, l'effort délibéré de réunir TOUS les Juifs vivant dans la ville, y compris les femmes, les enfants, et les personnes âgées – était également un élément nouveau. Les historiens avaient connaissance de meurtres de masse auxquels la population locale avait participé, mais pas en Pologne centrale, uniquement dans des aires multi-ethniques, plus à l'Est, et dans lesquels étaient également impliqués des Ukrainiens et des Lithuaniens. En somme, il y avait quelque chose de radicalement nouveau dans cet événement, même pour des gens qui connaissaient et avaient eux-mêmes apporté une contribution à l'historiographie de la Shoah.

Écrire *Voisins* – une tâche relativement simple du point de vue du métier d'historien, dans la mesure où il s'agissait d'une histoire nettement circonscrite reposant sur un nombre limité de sources – avait été émotionnellement et intellectuellement très difficile. Je m'inquiétais également de savoir si je parviendrais à trouver un éditeur en Pologne.

Cela me troublait parce que j'étais persuadé que le livre devait paraître en polonais avant

de voir le jour dans la langue anglaise. J'ignorais alors quelle réaction provoquerait la révélation des meurtres de Jedwabne, et je n'anticipais certainement pas le débat national qui ferait rage à la sortie du livre, durant plusieurs mois et dans tous les médias. Mais je pensais que le public polonais – que celui-ci soit limité uniquement aux chercheurs, ou non – devait avoir l'occasion de tirer des enseignements et de discuter du contenu du livre avant quiconque.

Finalement, j'ai envoyé le manuscrit à un ami, Krzysztof Czyzewski, de la Fondation Borderlands, qui a compris l'importance du livre et l'a rapidement fait paraître.

Écrire *Voisins* et méditer, à la lumière des événements de Jedwabne, sur la signification de ce qui est arrivé aux Juifs en Pologne durant la guerre posait un double dilemme. Le premier problème était de comprendre comment les historiens de la période de la guerre avaient pu passer si longtemps à côté de l'histoire du massacre de Jedwabne ? La publication de deux volumes d'essais et de documents par l'Institut de la mémoire nationale et intitulés *Wokół Jedwabnego* (« En ce qui concerne Jedwabne ») – ce qui était le résultat de l'investigation polonaise officielle sur les meurtres de Jedwabne – rendait cette question encore plus saisissante⁷. Résumant les découvertes de l'équipe de chercheurs qui avait étudié le sujet, les éditeurs écrivaient dans la préface que Jedwabne n'était qu'un épisode parmi d'autres dans une effervescence de tueries ayant duré deux ou trois mois, durant lesquels des voisins polonais n'avaient cessé d'assassiner les Juifs dans environ deux douzaines de villages dans la région de Podlasie !

Naturellement, ces actes de violence étaient commis au vu et au su de tous. Tout le monde dans les alentours savait ce qui se passait, et beaucoup y participaient directement. Cela signifie qu'il y avait des dizaines, voire des centaines de milliers de personnes qui étaient personnellement au courant de ces événements. Et cette connaissance des faits est demeurée vivace dans les communautés locales après la guerre, elle a été transmise d'une génération à l'autre. Les journalistes qui ont visité la région en l'an 2000, avant que cette histoire ne devienne un élément central du débat national, ont découvert que même les jeunes gens étaient bien informés au sujet des meurtres, et savaient que les locaux en

⁷ *Wokół Jedwabnego*, t. 1 *Studia*, t. 2 *Dokumenty*, Warszawa, Instytut Pamięci Narodowej, 2002.

étaient responsables, et non les Allemands. Et pourtant, rien de ceci n'avait été intégré à l'historiographie de la période ! Il est quelque peu décevant, je dois l'admettre, que les membres de la profession historique en Pologne n'aient pas médité, depuis, sur les raisons pour lesquelles il en a été ainsi. Ce sujet attend encore, je suppose, un doctorant ambitieux.

En second lieu, j'étais abasourdi d'avoir moi-même ignoré si longtemps la complicité de la population locale dans la persécution des Juifs polonais durant la guerre.

J'ai eu une relation merveilleusement ouverte avec mes parents. Nous parlions de tout, particulièrement avec ma mère qui était une personne brillante, raffinée et extrêmement spirituelle. Comment pouvait-elle ne pas m'avoir informé de l'intense corruption morale de la population polonaise durant l'occupation telle qu'elle s'était manifestée dans l'hostilité meurtrière et répandue contre les Juifs, me demandais-je? Après tout, cela la concernait intimement – son premier mari avait été dénoncé comme juif et tué en 1943. Et ensuite, après qu'elle ait rencontré mon père, lui aussi un juif assimilé, elle avait à nouveau dû se torturer l'esprit pour le garder en sécurité.

Mais au-delà du souci personnel des hommes qu'elle aimait, ma mère avait de bonnes raisons d'être au courant de ces faits. Elle travaillait comme messagère au Bureau de l'Information et de la Propagande de l'Armée du Pays (AK) pendant la guerre, où son premier mari, Stanislaw Wertheim, avait été l'un des éditeurs d'un bulletin interne intitulé « Nouvelles actuelles » (*Wiadomości bieżące*), qui communiquait des informations sociétales et politiques provenant de toute la Pologne occupée aux quartiers de l'AK. Par conséquent, ma mère était très bien informée de ce qui se passait dans la société polonaise durant l'Occupation. Pourquoi, me demandais-je, n'était-ce pas d'elle que j'avais appris ce qui m'avait pris plus tard des dizaines d'années de recherche et de réflexion ? Elle devait savoir ce qui se passait. Ou peut-être que non? Parce que si elle avait su, cela l'aurait profondément bouleversée, et nous en aurions parlé ensemble à la maison, pensais-je. La période de guerre était un sujet fréquent de conversations entre mes parents et les amis qui leur rendaient visite (dans les pays du bloc soviétique, les restaurants étaient à la fois chers et épouvantables, et les gens préféraient généralement se retrouver à la maison), tandis que je trainais dans la salle à manger en écoutant leurs

conversations. Et cette question, la question de ce qui était arrivé aux Juifs pendant la guerre – cette question, j’en suis sûr, n’a jamais été abordée.

Il était trop tard pour questionner l’un ou l’autre de mes parents, puisqu’ils étaient tous deux décédés lorsque j’ai commencé à m’interroger sur ce sujet. Alors, à la recherche d’une réponse, j’ai décidé de découvrir ce que les autorités de l’État clandestin savaient des meurtres de masse de Juifs par leurs voisins polonais à l’époque où ces atrocités avaient été commises. Il s’est avéré très facile de répondre à cette question, grâce, une fois encore, à l’investigation des meurtres de Jedwabne commanditée par l’Institut de la mémoire nationale en 2001.

Dans le second volume de *Wokół Jedwabnego*, une section intitulée « Documents de l’État clandestin polonais sur la situation dans la région de Białystok après le 22 juin 1941 » contient des rapports au sujet des meurtres des Juifs de Podlasie par leurs voisins. D’après ces documents, il est clair que le commandement de l’Armée du Pays et la direction de l’État clandestin avaient connaissance en temps réel des massacres des Juifs par leurs voisins polonais. Mais il n’y a aucune preuve ni dans la correspondance secrète ni dans la presse clandestine que le sujet ait été traité d’une façon quelconque. Comment était-il possible qu’une telle vague de crimes contre des citoyens polonais, commis sur une longue période par de si nombreux Polonais, n’ait pas éveillé de curiosité, sans parler de provoquer une réponse vigoureuse de la part des autorités clandestines polonaises? Après tout, l’État clandestin considérait la protection de la population contre des effets dégradants de l’occupation nazie comme l’une de ses premières responsabilités – et qu’est-ce qui pouvait être plus débilisant que de rejoindre les Nazis dans des tueries de concitoyens polonais !?

Dans *La Peur*, le livre que j’ai publié après *Voisins*, j’ai consacré un chapitre entier à des réflexions sur ces questions⁸. Et j’ai compris que l’intelligentsia polonaise avait exclu de son récit de l’histoire tragique de la période de la guerre en Pologne ce qui s’était produit dans les couches les plus basses de la société parce que la distance sociale – entre les élites d’une part, et d’autre part les paysans et aussi les Juifs – avait un effet aveuglant.

⁸ Jan T. Gross, *La Peur. L’antisémitisme en Pologne après Auschwitz*, traduit de l’américain par Jean-Pierre Ricard et du polonais par Xavier Chantry, Éditions Calmann-Lévy, Paris, 2010.

Une conscience aigüe des différences de classes, ainsi qu'une mentalité résiduelle de l'époque où la noblesse était encore la classe dominante de la société étaient profondément inscrites dans les façons de penser des Polonais tout au long des années d'entre-guerre. Même les cercles progressistes de l'intelligentsia n'étaient pas à l'abri de cette mentalité.

Je précise : dans la mesure où le drame de l'expérience de guerre était immergé dans un riche mélange symbolique rappelant l'histoire, datant du XIX^e siècle, de la perte de l'indépendance de la Pologne et des soulèvements nationaux, tout ce qui était lié à la résistance pendant la Deuxième guerre mondiale constituait un territoire sacré, réservé à l'élite de la nation. Autrefois, c'était une province de la noblesse. À présent, la destinée tragique du pays forgée dans le creuset de la Seconde Guerre mondiale avait choisi l'intelligentsia comme acteur principal. Il s'agissait bien sûr de la dernière grande tournée de l'intelligentsia sur la scène historique, où elle jouait à la fois le héros (en tant que dépositaire de l'*ethos* patriotique et comme architecte de la résistance en temps de guerre), la victime (puisque les occupants soviétique et nazi avaient pris l'intelligentsia pour cible d'une répression particulièrement sévère), le narrateur des événements actuels (grâce aux auteurs des publications clandestines), et enfin l'interprète de l'expérience, son gardien, et son historien.

Dans de telles circonstances, il n'y avait donc rien de surprenant au fait que les événements ayant eu lieu entre Juifs et paysans aient été relevés par les rapporteurs clandestins, mais seulement comme des événements locaux sans davantage d'importance. De telles occurrences ne méritaient pas d'autre considération. Par définition, ce qui se passait « en bas », c'est-à-dire entre les gens du peuple et les Juifs, ne « méritait » pas d'entrer dans le récit producteur de mythes des combats héroïques et des victimes de la Pologne en temps de guerre.

Il existait, bien sûr, une connaissance locale des événements, qui ne s'est jamais éteinte, comme l'ont découvert les journalistes visitant Jedwabne soixante ans après les meurtres des Juifs de la région. Mais le grand public ne pouvait pas traduire ces informations éparses au sujet d'événements locaux en connaissance de l'époque. C'est en tout cas la conclusion à laquelle je suis arrivé, et je n'ai jusqu'ici pas entendu de meilleure

explication de cette omission flagrante.

Mais à présent, l'eau a coulé sous les ponts, puisque les historiens affiliés au Centre pour la Recherche sur la Shoah de l'Académie Polonaise des Sciences ne cessent depuis 2003 de publier des livres et des articles méticuleusement documentés décrivant en détail la complicité de la population locale dans les meurtres et le pillage de leurs voisins juifs. Il s'agit d'un progrès étonnant, unique à la Pologne parmi tous les pays situés à l'est de l'Allemagne et dans lesquels résidaient avant la guerre 90 % de tous les Juifs tués dans la Shoah.

Aujourd'hui, l'histoire de la Shoah en Pologne est écrite par un grand nombre d'historiens, d'anthropologues, de psychologues sociaux, des historiens de littérature, que sais-je encore. Vingt-cinq ans après que le pays a regagné sa pleine souveraineté, une part majeure de son passé, désavouée six décennies durant, est en train d'être réappropriée par des chercheurs. En apparence il n'y a plus aucun obstacle à ce qu'elle soit remise à sa juste place – dans le courant dominant de l'histoire polonaise du XX^e siècle.